

LES CIRCUITS DE LA PULSION

1

J'aurais voulu faire un séminaire nommé « Freud lecteur de Lacan » avec deux invités, d'abord Lacan qui nous présenterait une série de conférences sur sa lecture de Freud et, à la fin de chaque séance, Freud qui ferait un commentaire de ce qu'il venait d'entendre. Je vous laisse concevoir les malentendus dérivés d'une telle rencontre.

Faute de fantaisie, je me suis tourné vers une certaine recherche où l'illusion venait de la mise sous tension de certains textes et concepts de Freud et Lacan, côte à côte.

Comme si le rapport conceptuel existait.

Dans un débat chimérique aidé par la complicité de collègues de la Suisse Romande et de psychanalystes invités de toute l'Europe.

Nous avons fait un séminaire que Marlène Belilos a proposé de nommer « Lacan lecteur de Freud » ; M. Belilos a démarré le travail à travers son commentaire sur le texte de Freud « Pulsions et destins des pulsions » écrit en 1914.

Dominique Miller lui a succédé en interprétant le séminaire XI de Lacan « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse », plus spécifiquement, les chapitres 13, 14 et 15.

A ce jour, le premier cycle de conférences vient de terminer et nous avons engagé la seconde année.

2

Cet article pourrait devenir le premier d'une série qui pour l'instant reste un vague souhait.

Il ne s'agit pas de restituer ce qui a été dit, car cette reconstitution viendra probablement sous la forme d'un fascicule à part.

Il est question de proposer un complément au thème des pulsions, un développement à partir de ces marques de la soirée d'octobre 2010 et des lectures que j'ai pu faire les mois auparavant.

3

Je cesse le préambule pour aborder ce qui serait décisif.

Des circuits.

L'Autre occupe une place cruciale en tant qu'objet (1) dans le circuit de la pulsion caractérisée par la révolution de la pulsion qui part du corps et revient vers le corps.

La conception de Freud se distingue par le fait qu'elle requiert le champ de l'Autre.

Ainsi la circulation de la pulsion se trouve soumise à des obstacles propres aux structures sociales telles que la parenté, la dette, le pouvoir et les autres instances du champ de la Culture.

Le corps constitue le bord et l'interface qui sépare le processus physiologique du processus social ; l'ensemble organique serait la source et le but du circuit pulsionnel qui trouve son origine dans le désagrément du besoin et à travers la poussée se dirige vers l'objet avant d'arriver à la satisfaction à travers un effet somatique.

Ce schéma simplifié, quasi idéal, demande un complément qui énumère les obstacles réels à l'accomplissement de ce court circuit.

La discontinuité qui entrave cette satisfaction se trouve dans l'objet car c'est sur ce point que le sujet se rencontre engagé dans un autre circuit qui est celui du recevoir-rendre. De l'échange.

Lacan ne cesse d'élaborer le caractère cessible de l'objet qui se transforme en objet d'échange (2). Avant d'atteindre ce stade, la poussée se métamorphose en désir et en demande, car c'est la demande qui introduit le sujet dans ce circuit symbolique.

Ce schéma freudien pourrait être perçu sous une forme réductionniste en partant du physiologique vers le symbolique et retournant au corporel.

Une autre possibilité serait de renverser la liaison entre les deux circuits, d'après le modèle de Marcel Mauss et de l'Ecole Sociologique Française (3). Ainsi, le circuit du don et de l'échange devient l'offre qui crée la demande du sujet avec répercussion dans les entrailles du corps, en créant et récréant le besoin et les mutations du physiologique.

Marcel Mauss a insisté sur la répercussion du signifiant dans les techniques du corps, ce qui peut apparaître comme une technique superficielle du corps. Mais il décrit aussi les effets profonds de l'idée sur le physiologique pouvant mener à la mort réelle (4). Lévi-Strauss, dans cette même perspective dira que la culture détermine l'évolution biologique (5).

Un autre problème que nous pourrions développer serait la difficulté à définir le besoin. Lorsque Lacan parle de l'angoisse, il souligne le fait que Freud se réfère au danger vital.

Cette idée se trouve en contiguïté avec celle de besoin vital que Freud n'élabore pas de façon explicite mais qui se trouve implicite lorsqu'il définit les pulsions d'autoconservation.

Les besoins vitaux seraient peu nombreux : respirer, manger, boire, dormir.

Mais ce sont les pulsions sexuelles et agressives qui occupent la partie centrale de sa théorie sur les pulsions ; les pulsions de conservation restent une bonne métaphore.

Or, baiser et tuer ne sont pas tout à fait des besoins vitaux mais plutôt des besoins universels d'espèces.

Lorsque nous sortons de la sphère des besoins vitaux, nous entrons dans un champ où la subjectivité sévit et tout espoir d'exactitude disparaît ; nous sommes dans le champ psychanalytique proprement dit. C'est la raison pour laquelle Lacan a toujours évité de parler de besoin et il a procédé à une débiologisation de la pulsion. Il reste une trace du besoin physiologique dont la faim serait le meilleur modèle ; il s'agit du désagrément, du déplaisir, de l'emmerdement.

Le mal-être devient la nouvelle source freudienne de la pulsion.

4

Les impasses de la pulsion agressive dans le monde actuel et futur.

Selon le schéma du complexe d'Œdipe tel que Freud le décrit, le désir incestueux est accompagné du désir parricide : tuer le père pour garder la mère. L'interdiction de l'inceste fait barrage au désir mais l'interdiction de l'inceste ne peut exister sans interdiction de l'homicide. La solution devient l'exportation du désir sexuel à travers l'exogamie ainsi que l'exportation du désir homicide en dehors des cercles familiaux

et culturels. Il est interdit de tuer en famille et en communauté, mais il est obligatoire et un devoir civique de tuer en Lybie, en Irak ou en Afghanistan. Si la globalisation évolue vers une interdiction globale de l'homicide, le sujet se trouvera contraint d'opérer le renversement de la pulsion homicide vers soi-même ou de défendre l'action active de transformation biologique de l'humain, ce qui pose des problèmes éthiques.

Bref le destin de la pulsion agressive se trouverait dans une impasse.

5

Le mouvement.

Si nous devons choisir une pulsion elle serait cinétique car toute pulsion s'exprime sous forme de poussée qui pourrait mener à l'action.

La pulsion de mort ne devrait pas échapper au 'pousse au mouvement' qui dans ce cas serait une impulsion de type dégradateur.

Freud ne rêvait pas encore de pulsion de mort lorsqu'il spéculait sur les destins des pulsions.

Il cauchemardait certainement ; il nous a transmis un rêve d'angoisse halluciné durant une nuit de première guerre mondiale.

6

Revenons à l'aspect cinétique de la pulsion.

Mouvement potentiel provenant d'une source semeuse de trouble, l'action virtuelle se tourne vers un objet qui puisse calmer le tourment du corps en manque.

La poussée ne cesse pas ; l'attaque vient de la chair et se produit constamment.

Sans fuite possible.

Nietzsche fait une critique de l'homme réactif, de celui qui agit contre une puissance, et il fait l'éloge de l'homme actif qui impose sa volonté (6). Freud, au contraire, considère que toute action et toute volonté sont réactives ; l'activité répond à l'agitation du soma qui soumet le sujet sans échappatoire (7).

L'individu devient sujet contraint au travail.

7

Le séminaire se propose de scruter l'histoire des concepts fondamentaux de la psychanalyse. Alors fouillons.

De la haine. En 1908, Adler prône une pulsion agressive. Il faudra 15 ans de réflexion pour que Freud puisse donner son accord à celui dont le nom ne pouvait pas être prononcé dans les couloirs de la maison du professeur.

En 1915, la haine le tracassait, car il ne pouvait pas concevoir une pulsion agressive autonome. La violence était représentée uniquement dans son intrication avec l'amour.

Toutefois, nous percevons l'embarras de Freud avec son schéma pulsionnel de l'époque. Celui-ci laisse transparaître le pressentiment que le changement de la classification des pulsions originaires deviendra inévitable.

D'ailleurs, le concept de pulsion agressive poserait un problème avec le schéma de 1915 en forme de circuit dont la source part du corps. La pulsion d'agression pousse le sujet vers l'objet et revient au corps, but ultime de satisfaction et plaisir.

Dans cette formulation circulaire de la pulsion, le fait de donner à la pulsion agressive un statut indépendant, rendrait inévitable la question : quel serait le but de la pulsion agressive ? Quel serait le bord, la zone érogène de cette pulsion ?

Il est notoire que la jouissance agressive déborde. Le sadisme ne bute pas dans l'anatomie, la jouissance sadique se trouve dans la représentation, dans l'image mentale, dans le fantasme sans impliquer nécessairement le corps du sadique.

Celui qui insiste à introduire le corps dans ce type de plaisir, devra concevoir la carne dans sa globalité, dans ses entrailles, voire dans ses décharges hormonales.

Les pulsions épistémophiliques et grégaires se heurtent à la même difficulté : le lieu de la délectation.

Par contre l'objet de la haine peut être conçu comme interchangeable et non fixe.

L'arbitraire des rancœurs, haines et transferts négatifs se présente comme monnaie courante en analyse.

Le besoin d'agression diffère en substance de celui de faim et amour.

« On ne peut rien objecter si quelqu'un emploie le concept d'une pulsion de jeu, d'une pulsion de destruction, d'une pulsion de sociabilité, là où le thème l'exige et où le caractère limité de l'analyse psychologique le permet ». (8)

Ce sont des mots de Freud où il multiplie les pulsions secondaires.

Si les pulsions se dénombrent, elles se hiérarchisent. Dualisme oblige.

En 1915, les pulsions sexuelles et du Moi étaient considérées des pulsions primaires, tandis que les autres étaient des dédoublements.

Ces pulsions dérivées sont ouvertes à la capacité de bricolage intellectuel des analystes : pulsion épistémophilique, agressive, grégaire, cinétique, d'emprise.

Et plus tard, pulsions de vie, de mort.

Nous connaissons les chapitres suivants ; une révolution va s'ensuivre, la hiérarchie sera bousculée, les pulsions sexuelles et du Moi devront se contenter à cohabiter sous le label de 'pulsions de vie' et la pulsion de destruction sera promue à pulsion primaire et indépendante.

La pulsion de sociabilité trouvera sa place au soleil des concepts freudiens. Quatorze ans plus tard dans « *Das Unbehagen in der Kultur* », les pulsions de vie se trouveront divisées en deux tendances : celle du bonheur individuel et celle du rattachement à l'humanité ; à partir de ce moment, elles risquent de combattre, l'une contre l'autre, en chaque individu (9).

Les pulsions de vie manquent en permanence de se trouver en guerre civile en conséquence de la relation extraconjugale continuelle de la libido avec la pulsion d'agression.

9

La plupart des éléments qui structurent le circuit de la pulsion sont échangeables : l'objet, le contenu des affects, le but.

La poussée est variable.

Le seul élément fixe c'est la source, mais la connaissance de la source reste énigmatique. Nous pouvons spéculer autour de la source de la faim et de l'amour sexuel mais la source des pulsions épistémophilique, agressive, grégaire, cinétique, d'emprise, de vie et de mort poseraient des problèmes métapsychanalytiques.

Lacan scrute le circuit freudien et le remanie ; il ignore la source et privilégie le but.

Il ouvre un plus grand espace pour l'action de l'Autre (10).

La coercition pulsionnelle se joint en corrélation avec la coercition sociale. Le besoin pulsionnel relativisé se confronte avec un présent qui comporte des exigences propres, en désaccord maintes fois avec le passé historique ou phylogénétique.

La faim ne pourrait être satisfaite auto-érotiquement, ce serait éventuellement possible de la tromper à travers l'hallucination, la lolette et le plaisir de la bouche.

Nous nous demandons quelle satisfaction auto-érotique serait envisageable.

Lacan évoque le besoin d'amour.

10

Débiologisation.

Lacan effectue la dénaturalisation et la débiologisation de la pulsion freudienne.

D'abord, en soulignant que la poussée n'est pas un rythme, car elle est constante.

Ensuite il distingue la pulsion du besoin dans la mesure où elle n'a pas UN objet nécessaire.

Rappelons que la dissociation pulsion/instinct qui actuellement est devenue d'une évidence banale même à l'IPA, était une nouveauté à l'époque de Lacan qui a obligé les traducteurs à transformer leurs conventions.

Nous percevons les marques laissées par l'Ecole Sociologique Française.

La pulsion ne vient pas forcément du corps mais elle passe obligatoirement par le corps.

Le sujet de la pulsion en tant que sujet de l'activité montre que toute action devient signe d'un sujet, dans la mesure où les processus reflexes de réactions aux stimuli désagréables disparaissent du discours sur la pulsion ; l'acte s'éloigne davantage d'un éventuel résultat final du processus d'origine biologique.

De la satisfaction à la jouissance

La satisfaction devient affaire subjective ce qui sera étayé par les innombrables formes d'assouvissement du désir ; la sublimation permet d'infirmier le caractère mécanique de la satisfaction.

Les patients ne sont pas satisfaits d'eux mêmes et pourtant le symptôme relève de la satisfaction. Lacan signale le côté ambigu de la satisfaction en avançant vers l'élaboration de la jouissance ; il énonce avec humour le paradoxe du plaisir et de la satisfaction. Il faut se donner du mal et de la peine pour jouir ; il y a un effort à fournir. Une souffrance certaine.

La satisfaction est paradoxale, incomplète et partielle.

« I can get no satisfaction » devient le destin.

Lacan condense la source et le but dans la zone érogène de la même forme qu'il resserre le déplaisir et le plaisir.

Du Réel

Le carrosse de Cendrillon devient une courge et l'objet sexuel devient paquet de viande ; le réel se définit par la déssexualisation du principe de plaisir.

La fonction libidinale de la pulsion s'inverse et le désir devient dégoût ; c'est l'envers de la satisfaction.

Et le dégoût revient à la répulsion ; le « déplaisir de la bouche ».

« La pulsion commande le menu ».

La satisfaction ne vient pas de l'objet, mais plutôt du but, du plaisir de la bouche.

Lacan relativise l'importance de l'objet; il ne livre pas un combat contre l'objet mais plutôt contre l'adéquation de l'objet.

L'objet est équivoque et pas univoque, car il se corréle à la mobilité de l'investissement, clef majeure de la pensée freudienne.

La satisfaction partielle possible serait de l'ordre du fantasme et de l'Imaginaire.

Toute gratification se découvre catapultée dans le marais de la subjectivité.

Le plaisir de la bouche semble une remarque anodine faite par Lacan. Pourtant, cette mise en évidence mérite une place majeure, car elle constitue le tandem indispensable du réflexe de satiété.

Le plaisir de la bouche est insatiable. La mignardise trouvera sa place.

L'objet glisse vers un vide qui peut être occupé par n'importe quel objet et cette absence d'objet permet l'entrée en scène du fantasme ; Faust voit la femme qu'il souhaite chez n'importe quelle femme grâce aux trucages de Méphistophélès.

La place vide de l'objet devient un trou noir qui aspire le circuit corporel de la pulsion et le projette dans un contour symbolique fait de transmissions et d'échanges. Ce second périple éloigne le sujet du corps qui reste mi satisfait mi insatisfait, ni satisfait

ni insatisfait.

Notes Bibliographiques

(1) C'est dans le « *Malaise dans la Culture* » que Freud associe de façon directe le monde extérieur à la culture. Dans « *Pulsions et destins de pulsions* » l'objet et le monde extérieur sont considérés comme source de déplaisir ce qui persistera tout au long de son œuvre : « *L'externe, l'objet, le haï seraient, au tout début, identiques* ». cf. S. Freud, « *Pulsions et destins des pulsions* », p. 183, P.U.F. 1988.

(2) Lacan reprend dans le Séminaire XI ce qu'il avait déjà longuement élaboré depuis le Séminaire IV : « *Eh bien ! ça rejoint justement ce que nous apprend l'expérience analytique, à savoir que la pulsion génitale est soumise à la circulation du complexe d'Œdipe, aux structures élémentaires et autres de la parenté. C'est ce qu'on désigne comme champ de la culture – d'une façon insuffisante, parce que ce champ est supposé se fonder d'un no man's land où la génitalité comme telle subsisterait, alors qu'elle est en fait dissoute, non rassemblée, car nulle part n'est saisissable, dans le sujet, la ganze Sexualstreung.* »

cf. J. Lacan, « *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* », p. 173, Seuil, 1973.

(3) Le modèle de la circulation du don comprend trois obligations, celle de donner, de recevoir et de rendre. Marcel Mauss a développé son étude à partir des sociétés tribales mais il l'a étendue à la civilisation occidentale : « *Il est possible d'étendre ces observations à nos propres sociétés. Une partie considérable de notre morale et de notre vie elle-même stationne toujours dans cette même atmosphère du don, de l'obligation et de la liberté mêlés. Heureusement, tout n'est pas encore classé exclusivement en termes d'achat et de vente.* »

cf. M. Mauss, « *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques* », in « *Sociologie et Anthropologie* », p. 258, PUF, 1978.

Notons qu'il définit ces obligations comme étant « obligation et liberté mêlés ». Cette étonnante immixtion d'obligation et liberté n'a pas été entendue par ses commentateurs à commencer par Lévi-Strauss qui tente de réduire ces trois obligations à la notion d'échange. D'autres critiques ne comprennent pas l'obligation de rendre.

La logique du don tend à l'échange lorsque les trois obligations sont remplies mais elles ne sont pas régulièrement remplies car ces obligations sont morales et non légales, donc elles ne sont pas passibles de punition. L'exemple de la « Kula » prête à confusion mais cet article n'est pas le lieu d'entrer dans ce débat passionnant.

(4) cf. M. Mauss, « *Les techniques du corps* » et « *Effet physique chez l'individu de l'idée de mort suggérée par la collectivité* », in « *Sociologie et Anthropologie* », PUF, 1978.

(5) Le texte « *Race et culture* » a été peu ou pas commenté, notamment en ce qui concerne les effets de la culture sur le patrimoine génétique :

« Loin qu'il faille se demander si la culture est ou non fonction de la race, nous découvrons que la race – ou ce que l'on entend généralement par ce terme – est une fonction parmi d'autres de la culture. Comment pourrait-il en être autrement ? C'est la culture d'un groupe qui détermine les limites géographiques qu'il s'assigne ou qu'il subit, les relations d'amitié ou d'hostilité qu'il entretient avec les peuples voisins et, par voie de conséquence, l'importance relative des **échanges génétiques** qui, grâce aux intermariages permis, encouragés ou défendus, pourront se produire entre eux. »

Souligné par moi.

Dans la séquence nous constatons que la sélection naturelle, en ce qui concerne l'espèce humaine, se trouve marquée par la sélection culturelle :

« En ce cas, il serait vrai de dire que chaque culture sélectionne des aptitudes génétiques qui, par rétroaction, influent sur la culture qui avait d'abord contribué à leur renforcement. »

cf. C. Lévi-Strauss, « *Race et Culture* » in « *Le regard éloigné* », pp. 36 et 42, Plon, 1983.

(6) « (...) la morale des esclaves a toujours et avant tout besoin, pour prendre naissance, d'un monde opposé et extérieur : il lui faut, pour parler physiologiquement, des stimulants extérieurs pour agir ; son action est foncièrement une réaction. Le contraire a lieu, lorsque l'appréciation des valeurs, est celle des maîtres : elle agit et croît spontanément, elle ne cherche son antipode que pour s'affirmer soi-même avec encore plus de joie et de reconnaissance (...) »

cf. F. Nietzsche, « La généalogie de la morale », pp. 45 et 46, Gallimard 1964.

(7) cf. S. Freud, « *Pulsions et destins des pulsions* », p. 166, P.U.F. 1988.

(8) cf. S. Freud, « *Pulsions et destins des pulsions* », p. 171, P.U.F. 1988.

(9) cf. S. Freud, « *Le malaise dans la culture* », P.U.F. 1988.

(10) La fin de l'article consiste en une ébauche de commentaire de la troisième partie du séminaire XI nommée « *Le transfert et la pulsion* ».

cf. J. Lacan, « *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* », Seuil, 1973.